



CH. GOUTZWILLER

P. N. MICHAËL

ARMOIRIES DE LA VILLE D'AUDENARDE

### III

AUDENARDE. — SAINTE WALBURGE. — LES MASSACRES DE 1572.

NOTRE-DAME DE PAMELE.

L'HÔTEL DE VILLE. — LES TAPISSERIES D'AUDENARDE.



LA maison où naquit cette intelligente princesse est, si je puis dire ainsi, bâtie à l'ombre de la haute église de Sainte-Walburge, dont l'architecture, agglomération de morceaux d'époques différentes, ne manque cependant ni de caractère, ni de grandeur. Il est peu d'églises du reste, en aucun pays, qui aient passé par des vicissitudes plus cruelles. Incendiée en 880 par les Normands, brûlée deux fois depuis par les Gantois, restaurée sous Jean sans Peur, on commença en 1414, par ordre de ce prince, à reconstruire ce vieux sanctuaire; mais cette réédification marcha si lentement, qu'un siècle plus tard il n'y avait d'achevé que la nef et les bas côtés. C'est alors que l'on arrêta les travaux, et, sans doute par manque d'argent, on se borna à raccorder la nef nouvelle aux anciennes construction du chœur.

On comprend qu'avec de pareilles lacunes, Sainte-Walburge soit plus imposante que vraiment belle. Ses irrégularités de construction lui donnent même, par place, un caractère grandiose qu'elle n'aurait point sans cela. C'est ainsi qu'à l'intérieur, la prodigieuse hauteur

de sa nef, qui atteint cent pieds sous clef, est rendue plus majestueuse encore par un chœur étroit et mesquin, que le mauvais goût de notre temps a enjolivé de pilastres corinthiens, de rinceaux et de guirlandes.

Rien d'antique, en outre, n'est demeuré sous ces voûtes vénérables. Toute la parure du vieux temple a été renouvelée. Les saints perchés sur leurs consoles, la chaire, d'architecture tourmentée, les autels bistournés, tout cela n'a pas plus d'un siècle et demi. On sent que la fureur des iconoclastes a passé par là à maintes reprises. Ajoutons que ce que les iconoclastes avaient respecté, on l'a détruit ou gâté depuis soixante ans.

Dans le chœur, devant le maître-autel, s'étend une large dalle noire, dans laquelle sont gravées quatre austères effigies, souvenir des luttes fratricides et des fureurs religieuses du xvi<sup>e</sup> siècle.

Le 4 octobre 1572, de sinistre mémoire, une foule fanatisée, composée de furieux, s'emparait d'Audenarde par surprise, massacrait le grand bailli, Josse de Cortewille, se saisissait de quatre curés de la ville et de celui de Pamele, les garrottait et les noyait dans l'Escaut. Ce sont ces prêtres qui reposent sous ces dalles; l'histoire a recueilli leurs noms et l'Église les vénère comme martyrs<sup>1</sup>.

Six ans plus tôt, Sainte-Walburge avait reçu une visite toute pareille. Une autre bande également fanatisée l'avait envahie pour « briser les images » comme on disait dans ce temps-là. Ce n'est qu'en suivant dans les archives des municipalités le récit de ces événements étranges, qu'on peut en saisir l'effroyable soudaineté et comprendre l'épouvante qui en était la conséquence. « Le Samedi xxiii<sup>e</sup> du dit mois (d'août) estant le jour de Saint-Barthélémy, entre vi et viii heures du matin, en un instant et moment de temps, s'est trouvé une grosse troupe de gens ramassez de tous coustéz... les quels estans

1. L'histoire de ce massacre se trouve détaillée dans un manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne (*Gueusianismus Flandriæ occidentalis*, auctore Carolo Wynckio). Voir aussi une gravure du *Theatrum crudelitatum hereticorum* (Anvers, 1587), où cette scène est représentée.

suivyz d'une grande multitude de peuple, sont avec une très grande fureur entréz en les eglises, rompans tout ce que paravant n'avoit esté osté.» Ainsi s'expriment les magistrats d'Audenarde<sup>1</sup>; et plus loin ils avouent leur stupeur et leur « très grande perplexité, ne sachans comprendre comment un tel feu estoit ainsy par tout le país allumé ».

Ce sentiment de stupéfaction se retrouve du reste chez tous les contemporains de ces actes funestes. Il forme la note dominante de



AUDENARDE : NOTRE-DAME DE PAMELE

toutes les chroniques, de tous les récits d'annalistes de ces temps troublés. « Cette folie furieuse, dit Meteren, passa par tout le pays comme un orage. » Messire Jean le Petit, plus imagé dans son style naïf, nous peint cette furie de dévastation « come si ce fust esté un tonerre, un escler, ou la foudre qui eust passé un même instant partout ».

Personne du reste ne cherche à excuser ces excès, ni à leur trouver une raison, pas même ceux qui tiennent pour les idées nouvelles. Les magistrats s'efforcent de dégager leurs bourgeoisies respectives

1. Voir la *Justification du magistrat d'Audenarde*.

de toute accusation de complicité. Ceux d'Ypres rejettent toute la responsabilité de ces actes de vandalisme sur « les manans de la ville <sup>1</sup> ». Ceux d'Audenarde sur « de jeunes garçons et gens de petite estoffe et qualité <sup>2</sup> ». Meteren est encore plus explicite : « cela se fit, nous dit-il, par un tas de canailles <sup>3</sup> » ; et l'auteur de la *Grande Chronique* affirme que les ministres, tout les premiers, « blasmèrent telles voyes de faict commises par des enfans et garçonailles, entre les quelles se meslèrent quelques brigandeaux, chercheurs de butin <sup>4</sup> ».

Sainte-Walburge, comme bien l'on pense, n'eut point seule dans Audenarde à souffrir de ces fureurs iconoclastes. La vieille église de Pamele fut, elle aussi, singulièrement maltraitée, et sa position excen-trique lui valut même d'être visitée la première par cette foule en délire. Elle est, en effet, située bien loin de la grande place, à l'autre bout de la ville, et, pour arriver jusqu'à elle, il nous faut traverser deux branches de l'Escaut.

La première de ces branches, ou plutôt le premier de ces bras, a la forme et la placidité d'une sorte de canal, bordé de maisons sans quai, frustes, colorées, vermoulues et capables par leurs lignes enchevêtrées et leurs tons chauds de faire pâmer de joie un aquarelliste. Imaginez un tumulte, je ne trouve pas d'autre mot, de teintes vives et joyeuses, de maisons titubantes avec des balcons de travers et de grandes cages vitrées suspendues dans le vide. Placez là-dessus des tuiles rouges, des cheminées noires, et par places des touffes de verdure. Voilà le tableau coloré, puissant de ton, qui se déroule sous vos yeux, et que reflètent gaiement les eaux claires et limpides baignant paisiblement ces grands murs jaunis, effrités par les ans.

Ce premier bras franchi, on suit un écheveau de rues, on tra-

1. Requête présentée à la Gouvernante par le magistrat d'Ypres (p. 72 du *Mémoire justificatif*).

2. *Justification du magistrat d'Audenarde*, art. xciiii.

3. Meteren, *Annales*.

4. *Grande Chronique de Hollande et Zélande*.

verse, sans s'en douter, l'ancien emplacement du château de Pamele, dont les fossés comblés portent maintenant des maisons, et l'on arrive à l'autre bras de l'Escaut, plus large, celui-là, bouillonnant et tapageur. C'est sur ses bords que s'élève Notre-Dame de Pamele, simple de formes mais noble d'aspect, intéressante comme architecture et surtout vénérable.

Ses vieilles pierres noircies par les siècles, inégales et rugueuses, ses grands arcs cintrés, enveloppant trois ogives taillées en lancette, ses murs robustes qui, confiants dans leur masse, dédaignent le secours des arcs-boutants et des contreforts, concourent à lui donner un caractère auguste. Ajoutez les hautes herbes qui croissent à ses pieds, la rivière où se mire son sévère profil, les maisons humbles et basses qui lui font un respectueux entourage, un austère crucifix, rigide et déteint, plaqué contre un mur incliné, et vous aurez une idée assez exacte de la physionomie à la fois imposante et mélancolique qu'affecte ce doyen de l'art religieux.

A l'intérieur, malheureusement, Notre-Dame de Pamele a perdu tout son caractère. Les ogives de la nef et du chœur ont fait place à des cintres antiques agrémentés de feuillages et de couronnes; un grossier plâtrage masque les galeries supérieures; et les tailloirs des chapiteaux ont été brutalement entamés pour éviter les saillies. Par places, on a débarrassé la maçonnerie primitive de ces ornements détestables, et le squelette de la vieille église apparaît en ces endroits, vénérable, grandiose, cent fois plus imposant avec sa pierre fruste et noire, cent fois plus beau malgré ses mutilations, qu'avec sa parure moderne et ses atours de mauvais goût.

Deux mausolées, voilà tout ce qui reste d'ancien dans ce vieux temple. Ils sont situés de chaque côté de la nef. L'un d'eux renferme « Mess<sup>re</sup> Joos de Joingny, le premier dict Sire d'Audenarde », mort en 1504; lequel repose en effigie sur son propre tombeau. Il est couché sur la plaque funèbre, en grande tenue, avec la cuirasse et le surcot tout brodé à ses armes, ayant à ses côtés Josine de Rokeghien,

son épouse, elle aussi vêtue de ses atours, et le visage encadré dans une gracieuse cornette.

L'autre monument est construit dans le même style, mais plus récent et déjà de moins bon goût. L'artiste n'a point trouvé que la placidité sereine de la mort suffit pour exprimer ses lugubres pensées. Au lieu d'éveiller le respect, il a voulu inspirer l'horreur, et sous la dalle noire, où reposent les nobles hôtes de cette demeure suprême, il a ménagé une niche, et dans cette niche il a mis deux cadavres rabougris et repoussants.

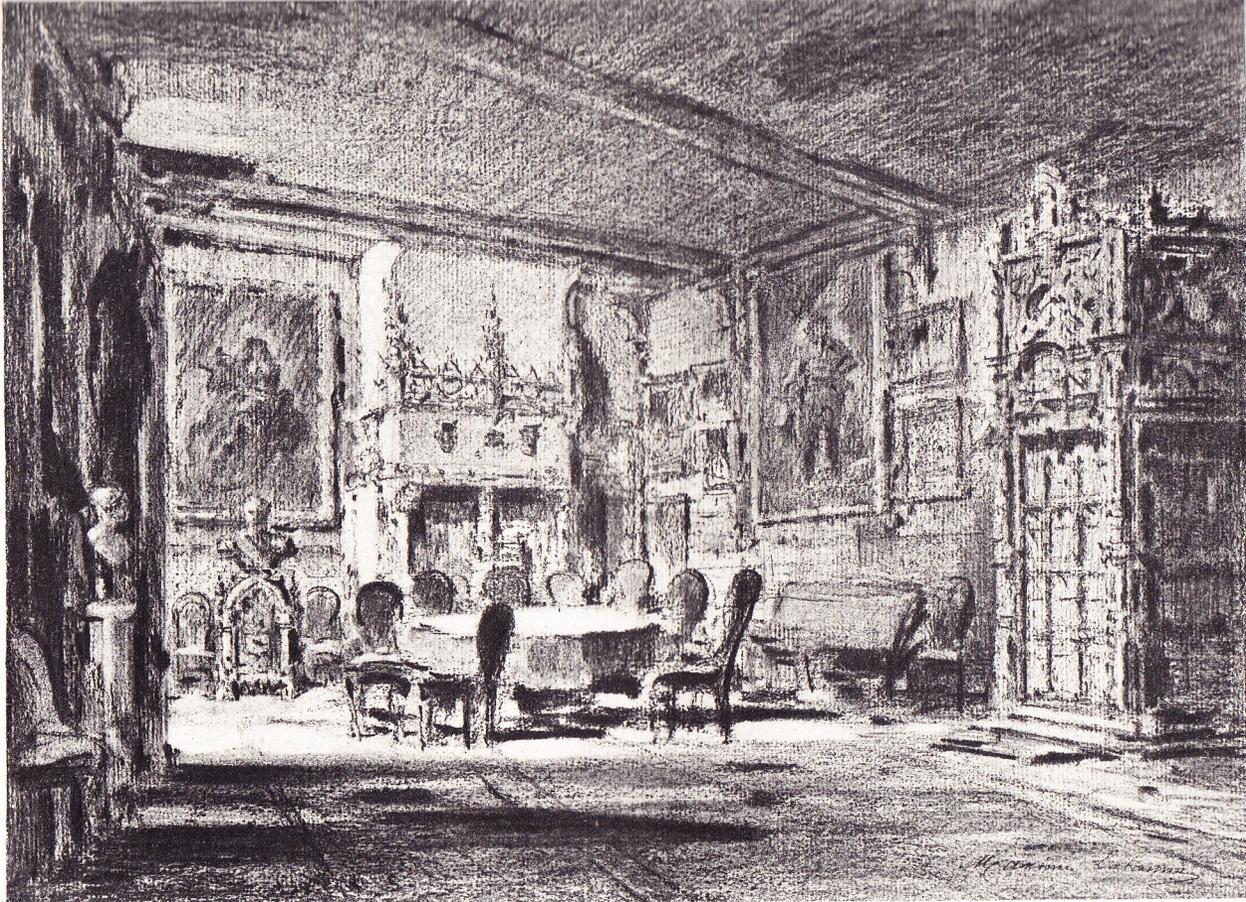
Ce tombeau, comme le précédent, abrite un « sire d'Audenarde », Philippe de Locquenghien, le premier de cette famille, dit l'épigraphie, qui porta ce titre envié : « PRIMUS ISTIUS FAMILIE DICTUS D<sup>NUS</sup> DE ALDENARDIA. »

Le seul monument d'Audenarde qui n'ait point eu à souffrir de la furie des iconoclastes et des embellissements maladroits des architectes modernes, c'est son hôtel de ville. Symbole des libertés communales, des privilèges et des franchises, il est tout naturel qu'il ait été respecté par une révolution bien plus sociale que religieuse, et dont le caractère exact n'a pas encore été justement défini. Sa construction relativement récente l'a en outre préservé des outrages et des restaurations barbares qu'on a prodigués, hélas ! à tant d'autres monuments.

Dire simplement que ce gracieux *stadhuis* est le plus bel édifice de la ville, serait certes trop peu. C'est en effet, dans sa petite taille, l'un des édifices les plus remarquables qui soient non seulement dans la Flandre, mais encore dans l'Europe entière.

Il est l'œuvre, et on peut ajouter le chef-d'œuvre d'un architecte de Bruxelles, Henri van Pède, et, bien qu'il ait été commencé en plein xvi<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>, il est conçu dans un pur style gothique. C'est un monument à la fois élégant et coquet, à trois étages, percés chacun de six

1. Le comte Philippe de Lalain en posa la première pierre le 14 mai 1525. La construction fut achevée en 1537, et coûta 65,754 livres parisis, 16 sols, 2 deniers. Il a été publié une intéressante monographie sur cet hôtel de ville. Voir *Documenten rakende de bouwing van het stadhuis te Audenarde*.

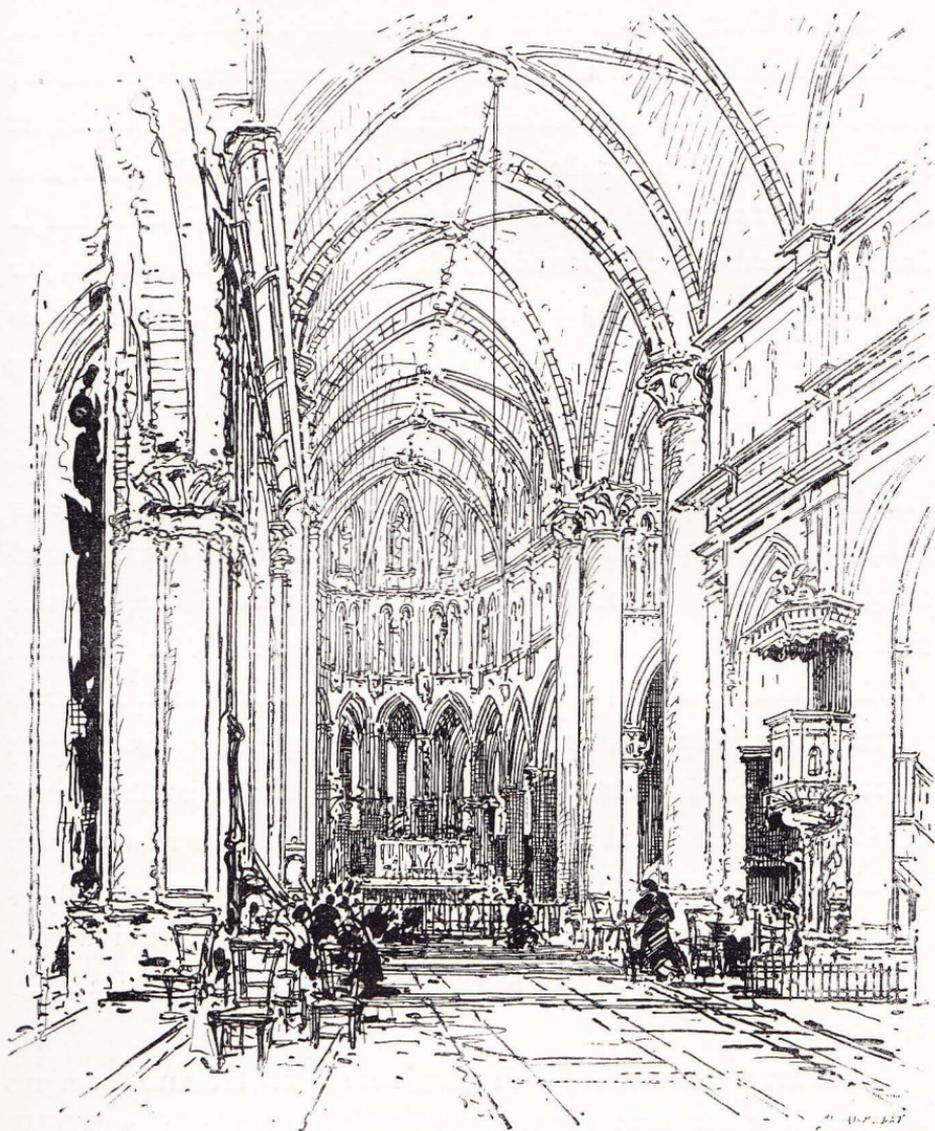


Héliog. Dujardin.

Imp. Eudes.

AUDENARDE  
Hotel de Ville, Salle des Mariages.

fenêtres en façade, avec un avant-corps, au centre, se terminant en une haute tour garnie de pinacles, de balustrades, de statuettes et d'un



AUDENARDE : L'ÉGLISE DE PAMELE (vue intérieure)

carillon. Une suite d'arcades formant un large porche précède la façade, et celle-ci, surmontée d'un long toit d'ardoises, hérissée de statues et couronnée par trente clochetons, est tout ornée, du haut en

bas, d'ogives, d'arcs en saillie, de niches en retraite, de balustrades trilobées, de feuillages rampants, de trèfles et de rinceaux, qui la transforment en une dentelle de pierre du plus charmant effet.

A l'intérieur, cette délicieuse construction a encore conservé en partie son cachet. Une vieille porte de fer, toute bardée de lames, toute hérissée de clous, en défend l'accès. On la franchit toutefois, et l'on pénètre dans une salle immense, éclairée par dix fenêtres à meneaux. Au centre de cette salle, en face de la porte qui donne sur la *bretèque*<sup>1</sup>, se dresse une grande cheminée dont le linteau, soutenu par deux lions, est couronné par une frise élégante, et porte fièrement les armes des deux Flandres, avec celles de la maison de Hapsbourg au milieu.

L'hôtel de ville renferme encore une autre belle cheminée, placée, celle-là, dans la chambre des Échevins. Dans cette même chambre on voit, en outre, un portail magnifique, célèbre parmi les connaisseurs, et qui mérite sa célébrité. Construit en bois de chêne, dans le meilleur style de la Renaissance, il fut exécuté en 1534 par Paul Vanderschelden, dont il est assurément l'œuvre maîtresse. Les trois portes qui le composent sont formées par vingt-huit caissons ayant chacun un motif différent, mais toujours garni d'amours joufflus, entremêlés de vases et d'arabesques. On ne peut imaginer rien de plus parfait, dans ses multiples détails, comme pureté de dessin et finesse d'exécution, et l'ensemble en serait d'une suprême élégance si la frise, un peu lourde pour un travail si délicat, ne venait en charger la svelte ordonnance.

Aux murs sont accrochés de grands et sévères tableaux, sombres d'aspect, avec des personnages emperruqués à la mode de Louis XIV. Malgré soi, en voyant leurs pesantes figures, on se prend à regretter que l'édilité prudente n'ait point mis en leur place quelques-unes de

1. La *bretèque* est la tribune extérieure par laquelle on criait les arrêts et jugements au peuple rassemblé sur la place. Toute ordonnance, pour être valable, devait avoir été criée à la *bretèque* ou au *ferron*.

ces bonnes tapisseries du vieux temps, qui avaient valu à leur ville le plus clair de sa fortune et une partie de sa célébrité.

Il est curieux que cette industrie, qui eut jadis en Flandre une si grande importance, et qui tient dans l'histoire d'Audenarde une place si vaste, non seulement ne s'y soit point continuée, mais encore ait laissé si peu de traces dans tout le pays.

Un chroniqueur estime à vingt mille le nombre des ouvriers qui, tant en ville qu'au dehors, vivaient de cet artistique travail, et il est pour ainsi dire impossible de feuilleter les chroniques, les mémoires ou les annales de la vieille cité, sans y trouver quelque requête ou quelque décision se rapportant à la « tapisserie ».

Même au temps des plus grandes crises, même aux jours les plus troublés, on la voit apparaître comme une préoccupation constante des magistrats et du gouvernement central.

En 1566, au moment où la ville est menacée par les sectaires, l'autorité communale, malgré tous ses embarras, ne la perd point de vue et s'inquiète de ce que vont devenir les tapissiers d'Audenarde. « Ils sont apparens d'estre reduyts à extrême povreté, écrit le Conseil à la Gouvernante, come estans la plus part povres tapisseurs quy ne treuvent plus à besoigner <sup>1</sup> ». Et Marguerite qui, au milieu de ses grandeurs, n'a point oublié tout à fait ses modestes origines, ni le lieu de sa naissance, répond avec bonté à ces doléances : « Il faudrait que les riches marchans et bourgeois employassent quelque argent à faire besoigner, tant en tapisserie que aultrement, pour oster auculnement l'oysiveté qui, causant povreté, conduit les indigens à sédition et pillage <sup>2</sup> ».

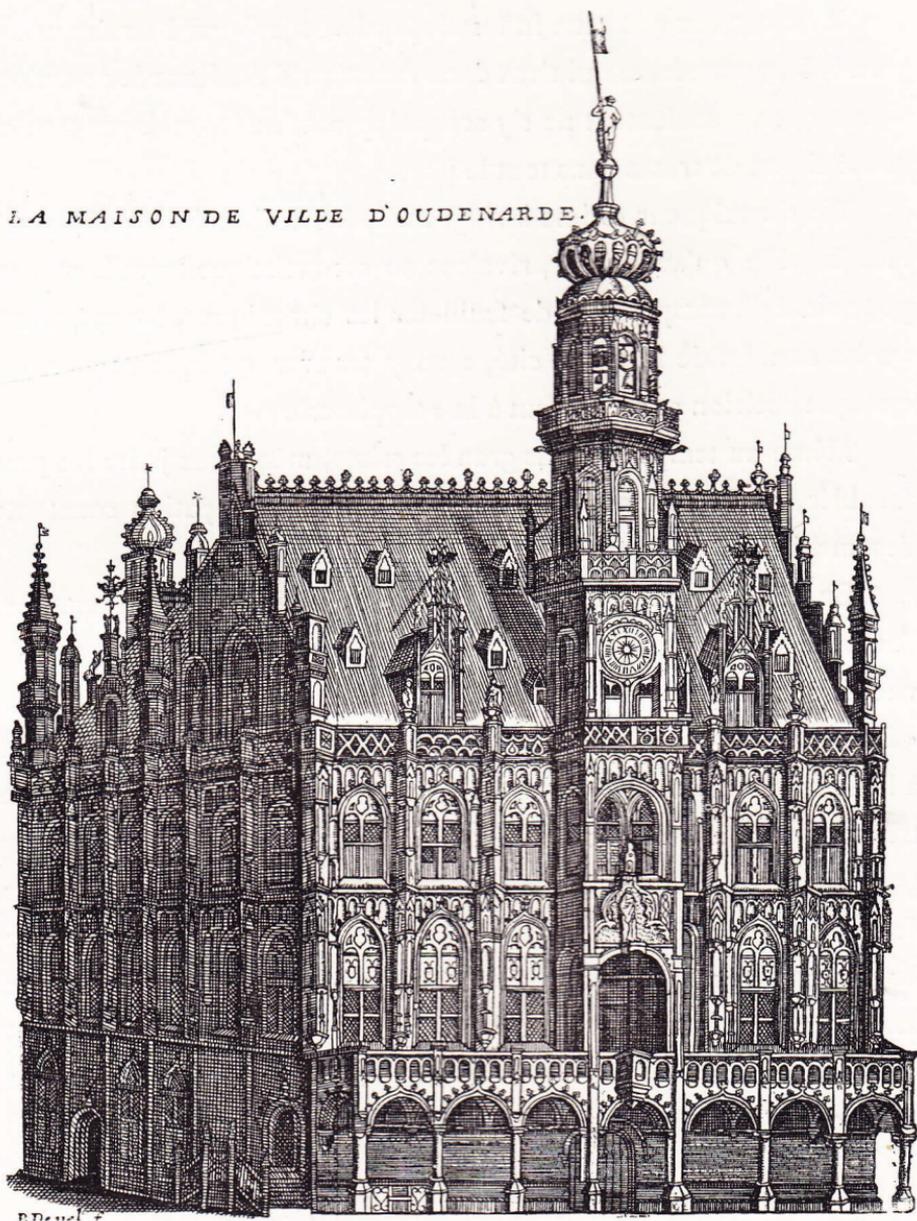
Plus tard, quand il s'agit de fermer les portes de la ville pour empêcher les sectaires de l'envahir, les magistrats n'osent le faire, et la cause qu'ils en donnent, c'est que « les inhabitants des dicts fau-

1. Voir la *Justification du magistrat d'Audenarde*.

2. Cette lettre de la duchesse, qui figure aux archives de la ville, porte la date du 28 juillet 1566.

bourgs et seigneuries, estans la plus part tapisseurs, debvoyent néces-

LA MAISON DE VILLE D'AUDENARDE.



L'HÔTEL DE VILLE D'AUDENARDE (fac-similé d'une ancienne estampe)

sairement venir en la ville les dimanches et jours de festes, et ce pour avoir argent de leurs maîtres, rapporter ouvrage, en demander de l'autre, comme patrons, laines, filets et choses semblables, tout ce que

d'ancienneté ils sont accoustuméz de faire à tels jours, pour n'estre les aultres jours distraits de leurs ouvrages <sup>1</sup> ».

Pour avoir une idée exacte de l'importance de la fabrication d'Audenarde et de la perfection de ses produits, il n'y a qu'à voir à quels artistes ses industriels demandaient des modèles et des cartons. Au beau temps de leur production, ils mettaient à contribution les peintres les plus fameux de l'école flamande. Van der Weyden y fit, dit-on, exécuter une partie de ses compositions les plus chargées en personnages. Plus tard, Teniers le jeune fut un de leurs fournisseurs les plus assidus.

J'ai trouvé, aux archives d'Audenarde, deux lettres de ce maître, adressées à un négociant de la ville : « *Mynheer Pieter van Veeren coopman van tapyten op de groote meerk.* — Au seigneur Pierre van Veeren, marchand de tapis sur le grand marché. »

L'une d'elles est particulièrement intéressante, car elle contient la note de plusieurs fournitures <sup>2</sup>. Les pièces les plus chères étaient payées cinquante florins, d'autres trente-deux florins seulement; j'entends les morceaux signés par le maître, car dans le nombre des cartons expédiés par ses soins il s'en trouve du peintre L. de Hondt, qui ne sont estimés qu'à seize florins.

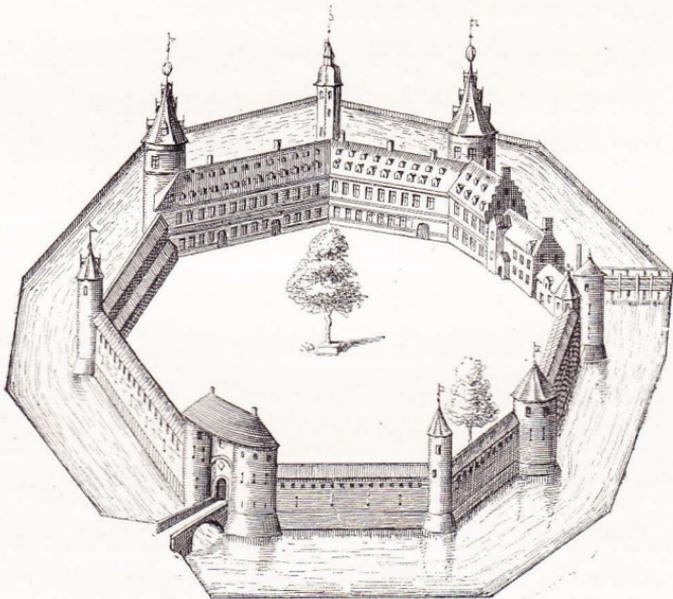
Parmi les compositions de Teniers mentionnées sur facture, je relève : *un Été (Eenen Somer)*, *un Hiver (Eenen Winter)*, *une Tabagie (Toebackdrinker)*, *des Joueurs de cartes (Caartspelders)*, etc. Il serait curieux de retrouver aujourd'hui les tapisseries tissées d'après ces cartons, et qui peut-être n'ont point été détruites. Elles seraient faciles à reconnaître, car une ordonnance de 1671, qui n'était pas encore tombée en désuétude, arrêta « que tous les maîtres tapissiers d'oresavant seroient obligez, ensuite du iv<sup>e</sup> article de leur caroline, de faire travailler par leurs ouvriers, au commencement de chaque pièce

1. Voir la *Justification du magistrat*, etc.

2. J'ai publié, en janvier 1877, une analyse de ces lettres dans la *Chronique de la Gazette de Beaux-Arts*.

et dans la lizière d'en bas, leurs noms de baptême en brief et leurs surnoms tout au long, afin que la fabrique de chacun soit connue x.

Aujourd'hui, en voyant Audenarde avec ses rues tranquilles, ses places vides et ses maisons silencieuses, on a peine à se figurer qu'elle ait été jadis un centre industriel d'une importance aussi grande, et même, dans toute la contrée, on semble avoir complètement oublié le rôle considérable qu'elle a joué jadis dans l'histoire du pays flamingant.



AUDENARDE

LE CHATEAU DE PAMELE TEL QU'IL EXISTAIT ENCORE AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

D'après une ancienne estampe.

HENRY HAVEL

STAS  
BLAND

à VOL

D'OISEAUX



PARIS

ERNEST KOLB ÉDITEUR